

*Cette nouvelle est dédiée aux rencontres.  
À toutes les rencontres.  
Celles que l'on espérait, celles que l'on n'attendait pas.  
Les belles comme celles que l'on n'aurait jamais dû faire.  
Aux rencontres inattendues et qui vous bouleversent.  
Et à toutes celles qui ne sont pas encore arrivées.  
Ne fermez pas votre cœur et laissez le hasard vous  
emporter...  
Nadège*

# 1

— À tout de suite ma chérie, je t'aime.

Je repose le téléphone avant de jeter un coup d'œil au projet suivant de mes 4<sup>e</sup>2. Le travail manque un peu de profondeur mais, au moins, les trois énergumènes ont rendu quelque chose. Ça me semblait mal engagé au départ.

Je regarde la pendule de la cuisine : 20 h 30. Mes épaules s'affaissent ; Martin ne sera pas rentré avant une bonne heure.

C'est un passionné, c'est pour ça que je l'aime autant. Et, parmi ses passions, il y a son métier. Son poste de cadre supérieur dans une banque nous offre un bon train de vie, mais il nous empoisonne aussi. Notamment à cause des horaires.

Au début de notre relation, cela m'agaçait au plus haut point. Nos disputes ont été nombreuses, parfois violentes, à ce propos. Puis je me suis résignée : il était impossible pour lui de choisir entre son travail et sa fiancée.

Depuis, j'ai appris à comprendre son langage : quand il me dit « à tout de suite », c'est qu'il est encore en train de plancher sur un dossier ou deux.

Je vais faire l'effort de l'attendre encore un peu, en grignotant devant la télé. Pas bon pour ma ligne et, si je ne dois pas prendre de poids, c'est bien cette année.

La mère de Martin serait ravie que je ne rentre pas dans la robe de mariée qu'elle a prévue de m'offrir. Elle ne m'aime pas. Elle est issue d'une vieille famille de l'aristocratie française, et espérait un meilleur parti pour son fils unique chéri.

Quand Martin lui a annoncé qu'il m'avait demandé ma main, elle a eu la délicatesse de répondre :

— Au moins s'appelle-t-elle du Plessis ! De quoi aurions-nous eu l'air, si elle s'était appelée Dupont.

J'ai serré les dents, Martin m'a soutenue. Je ne l'en ai aimé que plus.

Martin de la Vanne de Chanzy. Un beau garçon avec qui je ne me serais jamais imaginé vivre une histoire sérieuse.

Notre rencontre ? Le fruit du hasard.

\*\*\*

J'étais en dernière année aux Beaux-arts, et j'achevais mon projet de fin d'études. Au grand désespoir de mes professeurs, j'avais choisi la voie de l'enseignement. J'étais convaincue que je serais capable d'initier de jeunes esprits aux mystères et à la beauté de l'art. Maman et papa m'avaient souhaité bien du courage. Il allait m'en falloir, puisque j'avais brillamment réussi mon Capes, du premier coup de surcroît. Il ne me restait plus qu'à attendre mon affectation.

— Tu vas avoir l'air maline, si tu te retrouves dans un collège pourri du 93 ! ironisait Tania, ma meilleure amie. Avec tes petites jupes et tes chemisiers...

Ce à quoi je répondais invariablement :

— Eh bien, je mettrai des jeans et des baskets !

Mais son inquiétude était bien réelle.

Elle est aussi blonde que je suis brune. Nous nous étions rencontrées en première année de fac. Son exubérance contrastait avec ma timidité malade, et nous étions devenues rapidement inséparables.

Je me souviens qu'un jour, elle m'a avoué :

— T'es peut-être faite pour l'enseignement, mais dans un bahut du 16<sup>e</sup>, au pire du 8<sup>e</sup>. Si tu m'annonces St Ouen ou St Denis, je vais plus vivre.

Alors que j'essayais de la rassurer de mon mieux, son portable a sonné.

— Lequel de tes amants a le droit de t'appeler à cette heure-ci ? je lui ai demandé pour la taquiner. Le soleil n'est pas encore couché.

Elle a levé les yeux au ciel, faussement choquée. Tania a des tas de qualités, mais la fidélité n'en fait pas partie : elle part du principe qu'on ne vit qu'une fois et qu'il faut en profiter. Elle partageait à ce moment-là ses nuits entre un garçon de notre promotion et un homme marié. Je ne voulais rien savoir de plus.

— Aucun ! C'est Jeanne, une copine. Elle peut nous faire entrer à une super soirée place de l'Étoile. Ça te tente ?

— Je ne sais pas.

Elle n'a pas été dupe de ma réponse évasive.

— Gaëlle, vous avez rompu, si j'ose m'exprimer ainsi, depuis près de trois mois. Tu es magnifique et toute jeune, tu n'as pas à te condamner au célibat. Surtout pour lui !

Tania avait raison, mais mon cœur se serrait encore quand je pensais à Frédéric.

Beau comme un cœur, charmant, drôle... Il m'avait joliment fait la cour. J'étais tombée dans ses bras et dans son lit. Où j'avais d'ailleurs été plus que comblée... Mais, nous étions trop de papillons à voler autour de cette flamme. Et je ne supportais pas de me brûler les ailes. J'avais fait le choix de m'éloigner. Une décision qui me faisait encore pleurer la nuit, à cette époque, dans la solitude de ma chambre.

— Quand on tombe de cheval, il faut remonter en selle, comme dit le proverbe, a-t-elle poursuivi. Ce soir, tu viens avec moi !

— Je ne sais pas.

— Tu crois qu’il pense encore à toi ? À mon avis, il doit plutôt galérer pour se souvenir de qui s’appelait comment !

J’ai essayé, une fois encore, de la convaincre qu’elle avait tort. De fait, Frédéric n’avait jamais rappelé.

Je me suis préparée sans conviction pour cette soirée. J’ai mis une robe, des bottes et tenté de donner un côté moins sage à mon carré strict. Tania ne cessait de me dire que j’étais un sacré joli brin de fille, alors que je me trouvais assez quelconque.

À 20 heures précise, j’ai sauté dans sa voiture et nous sommes parties.

Quand nous sommes arrivées, le club était déjà rempli d’étudiants. Sans être asociale, je n’avais jamais été attirée par ce genre de soirées. Une erreur, selon mon amie.

Tania a assez vite filé au bar, son regard brillant me faisant comprendre que le beau brun tatoué qui se trouvait derrière était très à son goût.

Seule près du buffet, j’ai rapidement senti des regards un peu insistants dans mon dos. Je me suis retournée. Deux types me fixaient : impossible de dire à quoi ils ressemblaient, il faisait trop sombre.

Je leur ai adressé un sourire que j’espérais pas trop engageant. Puis, je suis retournée admirer le contenu de mon assiette.

— Mademoiselle, bonsoir.

L’un des deux types se tenait derrière moi. Environ un mètre quatre-vingt-cinq, les cheveux courts. Mon cœur en a raté un battement : même dans la pénombre, je pouvais voir qu’il avait de beaux traits.

— Bonsoir Monsieur.

— Mon ami et moi nous demandions ce qu'une aussi charmante jeune femme faisait seule.

J'ai failli prendre mes jambes à mon cou. Encore un mec venu pour se lever une fille dans les toilettes.

— Je ne suis pas seule, ai-je rétorqué. Et si vous voulez bien m'excuser...

J'ai voulu m'éloigner, il m'a retenue par le bras.

— Pardon, je m'y prends comme un con. Mais, mon pote, là-bas, n'arrête pas de dire que t'es super belle, et il a parié des vacances au ski que je n'oserais pas t'aborder.

J'aurais dû être vexée, cependant, quelque chose m'a touchée.

— Tu diras de ma part à ton pote que c'est un gros blaireau !

Sans nous en rendre compte, nous étions passés au tutoiement, comme deux vieux amis heureux de se retrouver presque par hasard.

Il a ri, sa voix m'a transportée.

— Et l'ami du gros blaireau a un nom ?

— Martin de la Vanne de Chanzy.

— Ça rentre dans les cases des feuilles de Sécu ?

Ma remarque l'a faite rire de plus belle.

— Et la demoiselle de pique se prénomme ?

— Gaëlle du Plessis.

— Enchanté, mademoiselle Gaëlle.

Il m'a fait un baise-main.

C'était il y a six ans...

\*\*\*

Une musique de pub un peu trop forte me réveille. Ma soupe a refroidi et j'ai des courbatures partout.

Je me suis endormie en tête à tête avec Cyril Lignac. Je regarde la pendule d'un œil vitreux : presque 22 h 45.

Je me lève en ronchonnant. Par réflexe, je regarde mon téléphone : pas de message ! Je passe sur Facebook. Il y a des jours où Mark Zuckerberg est au courant de la vie de mon fiancé avant moi. Aucun nouveau statut.

Tandis que je débarrasse mon bol, la panique me gagne : et s'il lui était arrivé quelque chose ? J'essaie de joindre une nouvelle fois, sans succès, mon fiancé.

Tout en me mordillant le pouce, je fais défiler les numéros de nos amis communs. Je commence à rédiger un texto, quand un bruit de clé dans la serrure me fait sursauter.

Je repose mon iPhone et me dirige vers la porte. Dans l'embrasure, se tient un Martin qui affiche un sourire gêné. Je ne peux m'empêcher de lui faire les gros yeux, comme à un gosse.

— C'est à cette heure-ci que tu rentres ?

— Pardon ma chérie...

— Gaëlle.

— Pardon Gaëlle.

Je regagne le salon. J'entends Martin qui jette son trousseau sur la console en bois brut qui longe le couloir de l'entrée et qui me suis d'un pas précipité.

— Je suis sincèrement désolé. J'ai relevé une incohérence dans le dossier d'une SARL. Je n'ai pas vu l'heure.

— Encore une fois, ne puis-je m'empêcher de soupirer.

— Avec Caro, on s'est dit que ce serait une bonne chose de faite.

Il se mord la lèvre, tandis que je passe dans la cuisine me faire du thé.

Caroline est sa supérieure hiérarchique directe. C'est une trentenaire pulpeuse, carriériste, qui adore travailler avec lui.

— Tu es certaine que ce n'est pas son dossier préféré ? m'a déjà interrogée Tania.

J'avais la faiblesse de croire que non.

Deux bras m'enserrent la taille, et je sens Martin venir se nicher dans mon cou. Ses lèvres frôlent ma nuque, je ne peux réprimer un frisson.

— Nous nous marions dans quelques mois, j'oublie un peu trop souvent que tu dois être mon seul dossier prioritaire. Je suis une idiot..

Je sens un peu de ma colère fondre sous son baiser.

— Tu aurais pu appeler ! Je me suis inquiétée. Si ça avait été moi...

— Tu as raison.

Il me fait pivoter entre ses bras. Ses lèvres se posent sur les miennes avec tendresse.

Aussitôt, ma colère s'évapore.. Eh oui, mon Martin a certaines qualités auxquelles je suis incapable de résister. Pauvre de moi !

Me tenant dans ses bras, il m'entraîne vers notre chambre. Tandis que ses mains glissent sous mon débardeur, je ne peux m'empêcher de le gronder tendrement :

— Martin, ce n'est pas du jeu, tu sais ?

— Je sais, chuchote-t-il à mon oreille, tout en m'en mordillant le lobe. Mais je dois me faire pardonner, oui ou non ?

— Oui, cela dit, tu pouvais aussi m'offrir des fleurs.

— À cette heure-ci, c'est difficile.

Je sens ses mains s'immobiliser sur moi, tandis qu'il souligne lui-même l'heure tardive à laquelle il est encore rentré ce soir.



Tandis qu'il me fait basculer sur notre lit, il ajoute, les yeux brillants de malice :

— D'accord pour des fleurs et des chocolats.

## 2

Comme promis, aujourd'hui, Martin rentre très tôt, avec des fleurs et des chocolats.

— Pour la plus belle des princesses, déclare-t-il en se mettant à genoux.

Je ris de bon cœur, avant de l'embrasser et d'aller mettre les fleurs dans l'eau.

Hier, nous nous sommes réconciliés sur l'oreiller. Je sais, aucune femme ne devrait être aussi facile à manipuler, mais Martin a des doigts de fée... et plein d'autres qualités...

— Que veux-tu faire, ce soir, ma chérie ? me lance-t-il depuis la salle de bains.

— Un massage de pieds !

Martin passe la tête par l'embrasure, un sourire coquin aux lèvres.

— C'est une proposition ?

Je ne peux m'empêcher de rire.

— Avec toi, tout est matière à proposition.

— C'est de ta faute, tu n'as qu'à pas être aussi jolie.

Je lui souris tendrement.

— Flatteur !

Il vient déposer un baiser sur le sommet de mon crâne, puis s'installe devant l'ordinateur.

— Et ta journée ?

— Rien de bien passionnant... Ah si, Nicolas, ma tête brûlée de 3<sup>e</sup>4, est convoqué en conseil de discipline, mardi prochain.

— Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

— Selon lui, les fesses de l'une de ses camarades se sont retrouvées *par hasard* dans ses mains, lors du cours d'accrospot. Il est donc invité en conseil de discipline pour l'ensemble de son œuvre.

Martin sourit avec indulgence.

— C'est de son âge. Il faut bien que jeunesse se fasse.

— Comme le trafic de vidéo YouPorn ? Qu'est-ce que ta mère aurait dit, si tu avais fait une chose pareille ?

— Ma mère n'est pas au courant de toutes mes conneries au lycée. Avec mes potes, on en a fait de belles. Je t'ai raconté la fois où... Oh putain !

Je sursaute et lâche les feuilles que je tiens à la main.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— En parlant du lycée... c'est trop fort !

Je hausse un sourcil avant de le rejoindre devant l'ordinateur. Il est sur Facebook, et c'est une demande d'ami, qui vient d'arriver sur son mur, qui le met dans tous ses états.

Je distingue vaguement un type brun, en partie caché derrière un appareil-photo.

— Et ?

— C'est Bruno.

Je reste de longues secondes à observer mon fiancé, attendant une explication qui ne vient pas.

— Si tu pouvais développer ?

Martin sourit comme un crétin.

— Avec Bruno, on était comme deux frères au lycée. On ne s'est pas revus depuis... au moins ça. On en a levé, des gonzesses !

— Hey !

Je lui frappe l'épaule avec force.

— Enfin, surtout lui, corrige-t-il.

Je lui adresse un regard des plus sceptiques.

— On a fait les quatre cents coups ensemble. On était inséparables.

— Et vous vous êtes perdus de vue ?

— Après le bac, il a réussi le concours d'entrée d'une prestigieuse école de photo à New York. Il devait rentrer après ses études, il a trouvé du boulot là-bas. Avec le temps, on a perdu le contact.

La nostalgie que j'entends dans sa voix me surprend.

— Eh bien, tu as l'occasion de rattraper le temps perdu.

— Pourquoi ?

Je désigne la fenêtre qui s'agite au bas de l'écran.

— Je crois que ton ami Bruno est connecté et qu'il veut te parler.

#

J'aurais mieux fait de me taire. Ils se sont parlé jusque tard dans la nuit ! La soirée romantique avec massage et plus si affinités s'est finie en mode solo sur le canapé.

Quand Martin est venu me réveiller, il avait des étoiles plein les yeux, et un sourire juvénile qui a réussi à m'arracher un sourire ensommeillé.

— Elle avait l'air sympa, ta soirée, ai-je dit en me redressant.

— Je te raconterai. Tu dors debout. Au lit, ma princesse !

Il m'a alors prise dans ses bras. Je n'ai pas relevé et me suis laissée faire.

\*\*\*

Ces trois dernières semaines, il a passé une partie de son temps sur Messenger à discuter avec son pote qui vit aux États-Unis. J'avais l'impression de faire ménage à trois.

Il y a une petite semaine, Martin m'a annoncé tout guilleret :

— Devine !

— Tu vas être augmenté et travailler encore plus ?

Il est si consciencieux que sa chef, cette chère Caroline, envisage de lui offrir une promotion. Moyennant des horaires en conséquence.

— Non Gaëlle. Bruno vient à Paris !

J'ai froncé les sourcils.

— Son dernier projet a été retenu pour une expo dans une galerie privée.

Le fameux Bruno est photographe animalier. J'ai jeté un œil à son site professionnel et à son book. Je dois admettre qu'il sait capter la lumière et que ses prises de vue sont de qualité.

En revanche, il n'y a que peu de photos de lui. Même sur Internet, je n'ai rien trouvé ou presque.

Il se fait manifestement un devoir d'être discret, une chose rare à notre époque.

— Au lycée, c'était le canon que toutes les filles voulaient se faire, a cru bon de préciser Martin.

Cette remarque m'a vaguement inquiétée. Je me voyais mal passer la soirée entre deux vieux potes se racontant leurs conquêtes !

Quoi qu'il en soit, Martin se réjouit à l'idée de revoir son ami d'enfance. Au moins pourrons-nous parler photo, même si je ne suis pas experte.

Sauf que ce matin, Martin m'a envoyé un SMS pour m'annoncer une réunion de dernière minute.

— Je ne peux plus aller à l'aéroport, il faut que tu ailles chercher Bruno à ma place.

— Pardon ? C'est une blague j'espère ? Tu ne crois pas que tu te fous de un peu de ma gueule ?

Je suis rarement vulgaire, mais là, Martin abuse !

— Je ne le connais même pas ! Comment je vais savoir que c'est lui ?

— Grand, brun, sexy.

Je m'en vais lui dire le fond de ma pensée quand un nouveau message arrive :

— Tu es adorable, tu vas très bien t'en sortir ! Fais-toi un peu confiance, Gaëlle.

C'est donc avec cette description avantageuse et détaillée ainsi que d'un soupçon de conviction que je pars à Roissy chercher un illustre inconnu

#

Je déteste Roissy Charles de Gaulle. Vraiment. C'est trop grand, trop bruyant. Et puis, je n'ai vraiment pas le sens de l'orientation. Il me faut déjà conduire jusqu'à l'aéroport, aller jusqu'au bon terminal, trouver une place, puis consulter l'écran des arrivées.

Formidable ! Trois vols arrivent de New York. Je reprends rapidement les informations que Martin m'a envoyées par SMS : Bruno arrive par le vol de 15 h 13 en provenance de JFK.

Je me rends à la porte indiquée, ne sachant quel comportement adopter. Martin est quand même gonflé ! c'est vrai, quoi, c'est son pote, pas le mien. Qu'est-ce que je vais lui dire ? « Bonjour, je m'appelle Gaëlle. Je suis votre chauffeur. » Sans rire, il n'aurait pas pu lui demander de prendre un taxi !

Bruno. Un prénom pour moi, des souvenirs pour Martin. Un séducteur. M'imaginer seule avec lui me trouble. Je ne sais même pas pourquoi.

Le cri d'une petite fille me tire de ma torpeur. Les portes se sont ouvertes, laissant se déverser un flot continu de passagers.

Aussitôt, je me redresse, et me hisse sur la pointe des pieds. Pour une raison inconnue, mon cœur s'emballe.

Soudain, un étrange picotement me parcourt la nuque. Face à moi se tient un grand brun qui me dévisage. En dépit de la distance, nos regards s'accrochent l'un à l'autre. Un énorme frisson me traverse. Je sens mon cœur tambouriner dans ma poitrine. Je ne savais pas à quoi m'attendre, mais je ne m'attendais certainement pas à lui.

Bruno. Un mètre quatre-vingt-dix, une carrure de sportif, des cheveux noirs, une barbe naissante, des yeux noisette. Un sourire éblouissant. Il doit me prendre pour une folle, à rester ainsi à le fixer, presque la bouche ouverte. Je le vois hésiter, il cherche manifestement Martin.

Réalisant que je ne peux pas rester sans rien faire, je me décide à avancer vers lui. J'ai les jambes qui tremblent. Arrivée à sa hauteur, je suis sur le point de me présenter, quand mon sac m'échappe des mains. Maudissant ma maladresse, je m'agenouille pour ramasser son contenu éparpillé. Il se baisse pour m'aider.

Alors qu'il récupère mes clés de voiture, nos doigts se frôlent. Ses yeux brun tendre plongent dans les miens.

Une électrocution doit ressembler à ça. L'espace d'une seconde, je me sens incapable d'autre chose que d'admirer cet homme aux traits parfaits. Une mâchoire fière et bien dessinée, des pommettes hautes, des fossettes quand il sourit.

Quelle femme ne le trouverait pas magnifique ?

— Pardon mademoiselle, je crois que ceci vous appartient.

Il laisse tomber le trousseau dans ma paume, soudain moite. Il a une belle voix grave, douce et chaude comme du caramel. J'ai l'impression d'avoir des papillons dans le ventre.

*Ressaisis-toi, Gaëlle ! Tu n'as plus seize ans. Et surtout... Tu n'es plus célibataire.*

— Si vous voulez bien m'excuser, poursuit-il. J'attends un ami qui doit venir me chercher.

— Oui, je sais.

Le regard qu'il porte sur moi est plein de surprise ; je me sens rougir.

— Je me présente, je m'appelle Gaëlle. Je suis l'amie de Martin. Il s'excuse de n'être pas venu, mais...

Je ne termine pas ma phrase : Bruno a pris mes mains dans les siennes.

— Vous êtes Gaëlle !

Avec une formidable audace et autant de douceur, il porte mes mains à ses lèvres pour les embrasser.

Mon cœur flanche littéralement, alors qu'il ne devrait pas.

— Je suis si heureux de vous connaître ! Martin m'a tellement parlé de vous.

Je ne sais pas pourquoi, mais cette idée me met très mal à l'aise.

— En bien, j'espère ? je réponds avec un petit sourire.

— On peut se tutoyer ?

— Bien sûr !

— Dès lors qu'il me parle de toi, il ne cesse de dire qu'il est le plus heureux des hommes.

Je rougis en bredouillant un vague remerciement. La suite de sa phrase me fait danser d'un pied sur l'autre.

— Et maintenant que je te vois, je le comprends.

Je n'insiste pas et lui emboîte le pas. C'est presque sans un mot que nous récupérons son unique et grosse valise.



— Tu n’as que ça ! m’exclamé-je.

— Le reste de mon matériel et mes clichés ont déjà été livrés par un transporteur spécial, m’explique-t-il.

Nous gagnons ma voiture. Je ne sais pas comment je parviens à lui faire la conversation, tant je suis troublée par sa présence. Il est charmant, attentionné. Lorsque nous arrivons à ma voiture, il m’ouvre la porte et m’aide à m’installer. Je mets ma ceinture tandis qu’il s’installe à mes côtés. Seigneur, l’habitacle me semble soudain minuscule ! Nous quittons aussitôt l’aéroport.

Le trajet est étrange, à la fois trop long et trop court. Bruno est adorable : il fait mine de s’intéresser à mon petit métier d’enseignante, et je suis bien obligée de lui dire qu’il n’a pas besoin d’en faire autant.

— Pas du tout Gaëlle ! Je te trouve au contraire courageuse. Au collège, aucun de mes profs d’arts plastiques n’a jamais réussi à me passionner. Il est vrai qu’ils n’étaient pas aussi charmants.

Mes mains se crispent sur le volant. Son compliment me va droit au cœur. Et je n’aime pas me sentir si déstabilisée.

Lorsque je le dépose à son hôtel, c’est presque un soulagement. Dans le rétroviseur, je l’observe qui récupère sa valise dans le coffre. Puis, il vient à ma hauteur. Je baisse la vitre, le rouge aux joues.

— Merci pour le lift, Gaëlle.

— De rien.

— Attends, je reviens.

Il disparaît et je prends conscience que je me sens un peu trop seule dans cette voiture.

— Ça n’a aucun sens, murmuré-je.

— Pour mon chauffeur !

Je sursaute, je ne l’ai pas entendu revenir. Il me tend une rose rouge splendide.

— Merci, mais il ne fallait pas.

Mon sourire est franc, ouvert.

— C'est la moindre des choses. Et voilà mon numéro...

Il me tend une carte professionnelle.

— Martin et toi pouvez m'appeler quand vous voulez.

— D'accord.

— À bientôt, Gaëlle.

— À bientôt, Bruno.

Le taxi derrière moi s'impatiente, je redémarre et rentre à l'appartement, troublée, ma rose sur le siège passager.

« Tu es ravissante Gaëlle. Martin a beaucoup de chance de t'avoir à ses côtés. »